

## 7. Les amoureux des Mamelles

L'intervention de Riton devait durer plusieurs jours, le temps de nettoyer la piste du début jusqu'à la fin, puis de creuser les excavations qui allaient, à ce que prétendait Leroidec, servir à ancrer le barrage dans la montagne.

Tous les matins, arrivait la Jeep qui apportait la dynamite quotidienne. Cet acheminement parcimonieux n'avait rien à voir avec quelque mesure de sécurité, notion totalement incongrue à Bidon, puisque l'on chargeait explosifs et détonateurs dans le même véhicule pour gagner du temps. Cela tenait uniquement à la pingrerie de Gavalardo qui trouvait qu'on en dépensait décidément beaucoup trop.

Ceci pour en venir au fait que Riton et Anita passèrent plusieurs jours à la tribu et que ce ne fut pas triste, croyez-moi sur parole.

Pour commencer, j'avais imaginé, que nous prendrions les repas ensemble. Quel niais ! Lorsque je frappai à la porte de leur bungalow, le premier soir, j'étais à cent lieues de prévoir l'accueil qu'elle me réservait !

On n'est jamais assez sur ses gardes, vous l'aurez sûrement remarqué. Je m'étais vautreusement voluptueusement dans cette bauge de fortune en imaginant que j'avais suffisamment bien brouillé ma piste pour entendre venir les chiens de loin.

Grossière erreur ! Quand elle me planta ses sarcasmes dans le râble j'étais tout attendri de rêvasseries molles et prêt à croire que cela durerait une éternité.

Rien ne me manqua, je vous le jure ! En quelques paroles d'une franchise obscène et un jet haute-pression de regards glacés, elle m'expliqua que désormais je devrais attendre d'avoir reçu un bristol pour me présenter chez eux.

En deux ou trois phrases, elle fit un sort à ces types collants dépourvus de tout savoir-vivre, dont on ne parvient pas à se débarrasser et qui ne comprennent rien à demi-mot.

Tenez, je m'étais même mis dans l'idée que je pouvais lui être un tantinet sympathique. Dès lors, je m'étais pris d'une certaine tendresse toute fraternelle envers elle et j'avais un tant soit peu étendu à sa personne, l'amitié que m'inspirait Riton.

Comme on peut se tromper ! Vous imaginez la hauteur d'où je tombai, lorsque j'appris de sa bouche que loin d'être l'éléphant dans le marcassin de porcelet que je me piquais d'être, je n'étais en réalité qu'un philosophe de grande série, goguenard et cynique comme des millions d'autres ratés de mon acabit. Était-elle la seule qui ne se rendît pas compte qu'elle s'adressait à un ingénieur en barrage ?

Remarquez, je la comprends. Imaginez-vous la catastrophe si mon sale caractère avait déteint sur Riton ? Imaginez-vous les ravages que pourrait causer à l'amour ma mauvaise mentalité ? Je suis vraiment le genre de gazier à évacuer d'urgence quand vous voulez effeuiller la marguerite en vous regardant dans le blanc des yeux.

Et savez-vous pourquoi ? Je suis trop sentimental. Je suis le plus grand sentimenteur que vous puissiez connaître. Des yeux de merlan frit, j'en ai roulé comme tout le monde et j'en roule encore quand le rut me prend. J'en ai un plein collier dans mes bagages.

Mais cela ne m'empêche pas de flairer l'arnaque quand une gazière me fait code-phare de son regard de biche. L'amour, c'est comme une minute de silence qui s'éternise. Il y faut un minimum de gravité.

Alors, pour un péteur tel que moi, vous imaginez la torture que cela représente. Dès que je me tais trente secondes, vous n'imaginez pas le nombre de pets qui me traversent l'esprit.

Je suis atteint de météorisme mental, cela ne fait aucun doute. C'est pour cela que j'en suis là aujourd'hui, à construire des barrages foireux au lieu d'avoir mené la splendide carrière qui m'était sûrement promise.

Pour en revenir à Riton, ce que Mouchardasse aimait chez lui, c'est qu'il prenait tout pour argent comptant. Cela la sécurisait. Quand elle le menait tout nu sur la plage, le matin, afin de psalmodier un hymne au soleil levant, les bras en croix, baignés de la lumière de l'astre, croyez-vous qu'il ait seulement souri ?

Tout cela parce qu'elle pensait que ce genre de spiritualité cosmique était bon contre la flaccidité des tétons et la chute des fesses ! Eh bien mon Riton, il psalmodiait comme un grand, sérieux comme un pape du Cul-Suce-Gland !

Qu'est-ce qu'il a pu en chier le Riton cette saison-là ! C'est un entraînement de commando de marine, qu'elle lui fit subir. Et le petit, il suait sans rechigner. Je suis sûr que vous-même dans un cas semblable, vous en auriez fait tout un foin. Vous seriez allé vous plaindre de-ci de-là en geignant au martyr, vous auriez jeté le pet à l'ONU, à Amnesty International et Human Rights Watch. Mais Riton, ce n'était pas son genre.

Elle ne l'avait pas pris en traître, la Mouchardasse, après tout ce qu'il avait déjà subi. Il faut croire que cette tyrannie lui était profitable. Il s'était libéré de celle de son père, il pouvait tout aussi bien s'émanciper de celle d'Anita.

Pourtant, ce n'était pas aussi simple. Il y a le tyran qui s'impose et celui que l'on s'impose. Les rapports avec son paternel étaient brutaux mais simples. Cependant il n'y a pas de rapports plus aliénants que ceux que l'on instaure avec le tyran de son cœur. Fais de moi ce que tu voudras. Je veux bien qu'on me martyrise à condition que ce soit par toi.

Recevoir des coups, c'était la façon de Riton d'exprimer sa violence. Il exaspérait ses tyrans jusqu'à les amener à se montrer sous leur jour le moins reluisant.

Je ne sais pas s'ils savaient déjà que j'inventerai tout ceci, mais en tout cas c'est gagné : Gavalardo et Mouchardasse auront du mal à remonter dans les sondages. Ou je devrai vraiment y mettre du mien. Il faudra que j'y pense.

Tout cela pour changer le corps de Riton contre celui de je ne sais quel paon balnéaire qu'elle avait dû voir se pavaner sur une plage d'Australie. Les changements du corps, croyez-moi, ça ne se fait pas sans ravages.

Ce qu'elle a pu nous faire chier la Mouchardasse pendant son passage à la tribu ! Les gamins, qui avaient reçu leur comptant de calottes, s'en tenaient dorénavant à distance respectueuse. Mais elle n'en était pas moins devenue l'objet principal de leurs jeux.

Comme finalement il faut bien l'avouer, on ne respecte que ce que l'on craint, ils avaient entrepris de se faire craindre par une grande opération de terrorisme à son égard. Pas toujours du meilleur goût, mais elle l'avait bien cherché. Ainsi de la façon dont ils la dégoûtèrent pendant longtemps des bijoux.

Anita en avait une ribambelle qu'elle portait en sautoir, comme ceux qu'elle avait la première fois que je la vis, au Tri-cot-Rayé, le détail est d'importance. Elle avait des colliers et des bracelets de toutes les couleurs, fabriqués avec des morceaux de plastique ou de verre du plus chatoyant effet. Elle les déposait dans un grand compotier de cristal du même métal, sur un coffre de la pièce principale de leur case. Malgré tous ses efforts, elle ne parvint jamais à en faire un bungalow.

Donc, un soir qu'elle revenait d'une virée dans la brousse avec Riton, elle eut la très désagréable surprise de voir des gamines se pavaner avec ses breloques. Je ne vous dis pas la tournée que reçurent les pauvrettes, ni les rugissements que poussa Mouchardasse. Toujours est-il qu'elle crut leur avoir mis les points sur les i grecs et n'avoir plus à revenir sur le sujet.

Effectivement, pas un de ses bijoux ne quitta plus le compotier par le fait d'un autochtone. Mais l'affaire n'en resta pas là, en ce qui la concerne du moins, comme vous allez le voir.

Vous ai-je dit ce qu'était un tricot-rayé ? Il me semble. Que les amnésiques qui n'ont pas de mémoire s'en retournent en arrière. Pour les autres j'explique de nouveau.

C'est un magnifique serpent de mer, les plus longs atteignent le mètre, joliment rayé de jaune et de noir. Son corps vernissé a l'apparente fragilité du verre. On l'appelle aussi serpent-corail, car c'est le milieu où il vit. Peut-être tire-t-il aussi ce nom de sa couleur, qui peut rappeler celle que prend parfois le corail en fleur, et de son aspect minéral. Un détail encore : sa morsure est mortelle et foudroyante, bien qu'il ait autant d'agressivité qu'un concombre de mer.

Dois-je poursuivre ? Tout le monde aura compris la sale blague que les gamins de la tribu firent à Anita Mouchardasse. Ce qui me laisse pourtant encore rêveur, c'est que le serpent mit si longtemps à s'émouvoir lorsqu'Anita prit à pleines mains le tas de bijoux pour jouir de leur entrechoquis.

C'est quand elle l'eut bien réchauffé dans ses mains que la bête se dressa tout à coup à travers l'entrelacs de colliers et se mit à se tortiller avec fureur. Le compotier, accompagné du hurlement d'Anita, vola à travers la pièce et toute sa quincaillerie vint terminer sa trajectoire au beau milieu de la place de la tribu.

À mon avis, c'est d'un séjour au congélateur que le serpent avait acquis cette rigidité si bien assortie à son aspect. D'autant plus que lorsque vous voyez cet animal immobile vous n'êtes pas loin de penser qu'il est en toc. Vous comprendrez la méprise d'Anita.

Vous parlerai-je de cet épisode où les gamins bricolèrent le hamac dans lequel celle-ci avait accoutumé de faire sa sieste, alors même qu'elle y était étendue, faisant semblant de dormir pour pouvoir sauter sur le poil de la petite vermine qui s'aventurerait à venir l'y agacer ?

Pour se reposer tranquille en ménageant ses arrières, elle avait fait attacher le hamac par Riton, à l'ombre d'un arbre, à la lisière de la zone défrichée par la tribu.

Au-delà s'étendaient d'impénétrables fourrés de lantanas et de sensitives, ces plantes qui ont la faculté de refermer leurs feuilles dès qu'on les chatouille et qui peuvent s'agripper à vous par d'infimes épines jusqu'à vous interdire tout mouvement. Quand vous êtes pris là-dedans, vous êtes comme Gulliver ligoté par les Lilliputiens. Vous pouvez toujours vous en tirer, certes, mais lacéré de fouets sanglants.

Les gamins approchèrent avec des précautions de chasseurs Pygmées. Par intermittence, Anita rugissait des menaces dans un demi-sommeil, pour les tenir dans l'assurance qu'elle était prête à dévorer l'insolent petit macaque qui entendrait venir la tarabuster.

Ils délièrent le hamac à l'une de ses extrémités en le gardant tendu, sans lui imprimer la moindre secousse, lui firent opérer une rotation de cent quatre-vingts degrés et le rattachèrent à un autre arbre diamétralement opposé à celui duquel ils l'avaient délié.

Sans qu'elle s'en fût rendu compte, Anita qui s'était allongée avec la brousse de sensitives à sa gauche, l'avait maintenant à sa droite.

Si bien que lorsque le gamin qui s'approcha, poussa de toutes ses forces le grognement de la truie furieuse, Anita fut persuadée qu'elle était agressée par un animal fonçant à travers la brousaille. Elle bondit de son hamac, espérant se réfugier dans sa case.

Il fallut un quart d'heure aux vieux, attirés par ses hurlements, pour parvenir à la dégager à coups de sabre d'abattis. Ils ne disaient rien mais n'en pensaient pas moins. C'est qu'il faut être sacrément givré pour aller cueillir des fleurs de lantana dans les sensitives.

Pour Riton, à part les quelques tracas que lui causait Anita, auxquels il ne comprenait rien, c'étaient des vraies vacances.

C'est quand il rentrait de la mine, son bleu de chauffe blanc de poussière de roche, que les choses changeaient. Dès qu'il franchissait le pas de la porte après être passé sous la douche, elle le collait comme un arapède. Il ne pouvait pas faire un pas ni esquisser un geste qu'il n'ait à le justifier.

En particulier, il était hors de question qu'il vînt prendre un verre dans ma case alors qu'ils n'avaient pas reçu de ma part, avec un préavis de vingt-quatre heures, une délégation sonnant trompette pour les informer que je les invitais.

Le comble, enfin, fut quand elle l'obligea à revêtir son frac pour passer à table. Vous imaginez la stupeur qui frappa la tribu le premier soir où nous les vîmes dîner en habit sur la véranda de leur case, dans la lumière pisseuse et palpitante de l'ampoule électrique. Anita avait de grands projets en tête et elle s'appliquait à les mettre en œuvre.

Elle allait faire de son Riton non seulement un homme du monde mais qui plus est un homme d'affaires. Le bras droit de Pourrichier, pour commencer. Il n'est pas une conversation qu'ils n'aient eue dont le nom de ce dernier fut exclu. C'est ce modèle qu'elle lui lança à la tête tout le temps qu'il mit à terminer la piste et à creuser les galeries d'ancrage du barrage.

Elle ne fut pas longue à lui imposer de ne paraître devant elle qu'en habit. La façon dont elle tordait le nez et comme elle levait les yeux au ciel dès qu'il se donnait en spectacle avec ses manœuvres, dans ses atours de travail, suant, couvert de poussière et surtout plein d'une puante familiarité avec les indigènes !

– Riton, ne te salis pas, laisse faire cela à monsieur Murmure, c'est un manuel, lui !

Il est vrai que Riton ne rechignait pas à la tâche et que très souvent ces derniers le regardaient travailler, accroupis autour de lui. Bien des fois, au moment de saisir une pioche ou de porter une caisse de dynamite, il avait un instant d'hésitation et jetait un regard furtif alentour.

– Tu peux y aller, chef, elle est partie se reposer à l'ombre !

Pauvre Riton ! Quels tourments furent les siens pendant toute cette période. Lui qui devait jouer double-jeu, il ne savait plus où il en était.

Pourrichier, qu'il était censé haïr autant que le haïssait son père, était l'instrument de sa promotion. Brave et sans calcul, Riton ne pouvait retenir l'élan qui le portait vers lui et, ce faisant, il avait l'impression de trahir son père.

Mais quand il faisait son rapport devant ce dernier, il était plein de remords envers Pourrichier. Le chant des coqs de la tribu qui annonçaient le jour lui était devenu le symbole de sa trahison.

Et que dire d'Anita ! Combien de fois ne fut-il pas sur le point de lui révéler l'atroce machination qui l'avait conduite à lui ouvrir sa couche !

Mais il avait trop honte pour franchir le pas alors qu'il croyait probable qu'elle l'aurait compris et lui aurait pardonné d'un cœur tendre et miséricordieux. Pauvre naïf et candide qu'il était.

Riton maigrissait, certes, mais plus que le régime spartiate d'Anita et la transe amoureuse dans laquelle il baignait, c'était le déchirement qui le faisait fondre.

Il était temps qu'il se rendît compte qu'il avait pu se libérer de son père et qu'il pouvait encore, s'il le voulait, se libérer d'Anita.

Mais il y avait une chose dont il ne pouvait s'affranchir, c'était de cette image de souffre-douleur qu'il faisait germer d'une manière spontanée dans la tête de ceux qu'il aimait.

En fin de compte, tout ce que je peux reprocher à Anita c'est d'avoir été un peu sotte. Riton s'était accroché à elle en lui hurlant : change-moi ! Et elle l'avait pris au pied de la lettre.

Sur le plan corporel elle y réussissait un tant soit peu, mais ce qui l'exaspérait, c'est que dans le fond il ne changeait pas : il était prêt à souffrir l'enfer de leur vie commune pour ne plus être souffre-douleur. Pourvu que cette souffrance vînt d'elle.



Ce n'est pas que je me sois vraiment décidé à faire remonter Anita Mouchardasse dans les sondages, mais dans le fond, ce n'est pas uniquement la prestance de Riton dans son habit de croupier qui l'avait séduite.

Plus que l'attrait de l'uniforme, c'était sa façon de paraître maître du jeu lorsqu'il lançait les cartes. Le fait qu'il ait eu d'autres compétences que de lancer la roulette et que je lui eus accordé sans barguigner le prix Nobel de dynamite ne l'effleurait même pas : ce n'était pas son domaine.

J'avais alors peu d'échos de ce qui se passait à Bidon. En réalité il ne s'y passait rien, tant chacun était occupé à observer ce que mijotait son voisin. Le seul changement perceptible fut du fait d'Anita qui, rentrant un lundi matin d'un week-end passé à Bidon avec Riton, ne le quitta plus d'un poil jusqu'à la fin.

Dès lors nous les vîmes partir tous les matins dans la Jeep, raides et empesés dans leurs habits du dimanche. C'est seulement sur place qu'elle tolérait qu'il revêtît son bleu de chauffe.

Bien des fois il oublia de se changer, je ne vous dis pas la gueule du frac après une journée de ce traitement. Et les hurlements de la grognasse. Et c'est moi qui transportais les manœuvres, évidemment.